

Roman
GIOIELLO

Tagez no

Frédéric Debuiche

1

Eprouver un sentiment envers quelqu'un, oser-le lui dire, ne fait d'aucuns un criminel, mais juste un être dont le coeur bat plus fort à l'approche de l'autre, et qui estime impérieux de devoir libérer la parole... qu'elle s'envole et mène son chemin jusqu'à son récipiendaire.

Tel le papillon, la voici partie, virevoltant, enveloppant d'une soie l'heureux élu qui entendra ce « Je t'aime » et pour qui, aucun doute ne sera, c'est un mot d'amour et rien d'autre qu'il percevra.

Du bout des doigts, il effleure cette soie si douce et fragile, qu'elle saurait se déchirer si, d'un geste brusque, il osait, dans l'urgence, avancer une réponse. Alors, il la laisse parcourir tout son être. De la pointe du cheveux à l'extrémité de l'orteil, il en sent toute la délicatesse. Comme soulevé de terre; le vent léger fait glisser sous lui le sable rosé agité par son passage. Le soleil, lui aussi, vient apporter sa touche personnelle, offrant quelques scintillements visibles à plusieurs dizaines de mètres. Il n'aura suffi qu'un « Je t'aime » au présent de l'indicatif, libéré, pour provoquer le séisme.

Andréa s'approche lentement, maîtrisant combien, cette courte parole a atteint son objectif.

L'homme face à lui, tête baissée semble en transe. Un derviche tourneur figé, médusé. De son index, Andréa va saisir le menton de cet homme qu'il connaît, plutôt bien, même, enfin, façon de parler. Il y a si longtemps qu'il l'observe. Si longtemps qu'il le voit chaque jour entrer dans l'immeuble où il travaille, si longtemps qu'il l'en voit sortir. Si longtemps qu'il connaît les gestes méthodiques que l'homme réédite chaque jour. Un rituel en sorte.

A trois cent mètre de l'entrée de l'immeuble, un kiosque, celui auquel il s'arrête et achète la Repubblica. Une fois le journal en main, il consulte son portable, allume une cigarette, il tire trois ou quatre bouffées, l'écrase dans le cendrier qui se situe à quelques pas de la porte d'entrée de l'immeuble, glisse son portable dans une poche de sa veste, entre en saluant l'agent de sécurité.

Le soir venu, à presque 19h, après avoir, salué le gardien en sortant de son bureau, il glisse sa main dans la poche de sa veste, il extrait d'un paquet, une cigarette qu'il s'empresse d'allumer, récupère dans l'autre poche son téléphone, le consulte, tire longuement sur chacune des bouffées. Le pas est léger, calme, l'oeil attentif se promène autour de lui, à l'affut d'on ne sait quoi. Peut-être rien d'ailleurs.

Il y a si longtemps qu'Andréa avait envie de l'aborder, de lui adresser la parole.

Une fois, il a failli le faire, tout proche de lui, assis à la terrasse d'un café, via San Giovanni in Laterano. Deux tables les séparaient. Andréa voyait son profil, tout occupé à la lecture de son journal alors que lui l'était à la lecture de son visage. Cheveux bruns, oreille finement dessinée, un nez grec sur lequel il mourrait d'envie d'y poser un baiser. Il pouvait voir ses mains à la peau qu'il devinait souple, délicate. Mais Andrea fut en totale incapacité d'esquisser ne serait-ce qu'un mouvement vers cet homme au charme si pénétrant, tant il baignait dans un élixir si puissant, qu'il se sentait succomber à bien autre chose que le simple plaisir de contempler un bel homme à quelques mètres. D'ailleurs, cette fois, Andrea se demanda si l'homme ne l'avait pas remarqué. Il lui paraissait si fort, si puissant, mais avec tant de finesse.

Ce mardi matin, comme chaque matin d'ailleurs, posté à proximité du kiosque, Andrea le voit arriver. Le pas alerte, chaque étape du rituel répété au millimètre, pourtant, l'homme semble différent des autres jours, et c'est peut-être ce qui donna le courage à Andrea de passer à l'acte.

Andrea perçoit sur son visage, un léger sourire. Pas le même que les autres jours, non, plus accentué, il donne à penser qu'il est heureux de cette journée qui s'annonce.

Toute la matinée, il cherche comment faire pour en être aussi proche que ces deux tables qui les séparaient l'autre jour.

Il se met en quête de pousser la porte de l'immeuble dans lequel l'homme travaille. Dans le hall, le brouhaha est signe d'une activité intense. Plusieurs entreprises se partagent le bâtiment .

Le gardien, posté à l'entrée, s'approche d'Andrea et lui demande de quelle manière il peut lui venir en aide. Pas très à l'aise, Andrea lui précise qu'il cherche un homme qui travaille ici.

- Mais il y en a des centaines d'hommes qui travaillent ici monsieur, vous pouvez me donner son nom, demande le gardien ?

Bien incapable de lui répondre, Andrea se lance alors dans une description, à priori, plutôt fidèle, puisque sans qu'il achève celle-ci, l'agent lui apporte une réponse.

- Il s'agit de Monsieur Battaglia, il est au cinquième étage, troisième porte à droite en sortant de l'ascenseur.

Andrea le remercie, et, ne pouvant à ce stade rebrousser chemin, il s'exécute et emprunte, ce qui devient pour lui un monte charge tant il se sent lourd. Il souhaite qu'une heure s'écoule entre chaque étage, ne pas aller trop vite. Il est dépassé par la situation mais pour autant, ne renonce pas. En fait, moins de deux minutes plus tard, les portes de l'ascenseur s'ouvrent au cinquième étage. Il en sort, à droite, un long mur qu'il longe à pas de velours, espérant qu'aucune autre porte ne s'ouvre et le surprenne dans ce couloir. Dans sa tête, se succèdent des situations. Et si je me trouve brutalement nez à nez avec celui qui est un peu moins un inconnu pour moi, puisque je connais désormais son nom ? Que vais-je faire ? Pas le temps d'y songer.

Andrea poursuit son avancée. Le pourpre qui a envahie son visage lui donne si chaud que plus un poil de son corps n'est au sec. Mieux encore, il sent un ruisselet couler le long de sa colonne vertébrale, atteindre son plus intime qu'il sent abondamment s'inonder.

La première porte à droite est fermée, aucune visibilité dans le bureau? Il avance encore. La deuxième ? Identique à la première. Andrea espère ne pas être vu. Un peu plus loin, une source de lumière différente, toujours sur la droite, c'est la troisième porte, celle de Monsieur Battaglia. Le bureau est vitré. Facile donc pour lui de reconnaître l'homme. Il en profite pour ausculter la plaque sur la porte et apprend que Monsieur Battaglia se prénomme Massimo. Il esquisse un sourire, visiblement, il est satisfait de l'information.

Quand une petite voix vous parle, en général, ce n'est pas anodin.

- Et tu fais quoi maintenant, grand couillon, là au cinquième étage, à une main de la troisième porte, celle du bureau de celui que tu espionnes depuis des semaines sans avoir les ouilles de l'aborder ?

Même intérieure, cette petite voix secoue Andrea, piqué au vif.

Il ne vas pas frapper à la porte sans s'assurer qu'il s'agit bien de lui. Il entreprend donc de traverser le couloir dans sa largeur, afin de se poster en face et d'avoir un regard

plus direct sur l'homme en question, tout en espérant ne pas être repéré.

Monsieur Massimo Battaglia est en pleine lumière, plus beau encore qu'il ne se l'était représenté jusqu'à ce jour.

Andrea se questionne. J'ose ou pas. En même temps, étant sur son lieu de travail, l'homme peut mal réagir s'il se sent importuner par un étranger, voire même, me jettera-t-il comme un voyou. En un quart de seconde, Andrea retourne vers l'ascenseur, il veut quitter l'immeuble et réfléchir à une meilleure stratégie pour aborder l'homme. Il sera mieux dehors que dans le couloir pour cogiter. De son index, il appelle l'ascenseur. Le temps est long, très long, trop à n'en pas douter pour lui. Il aperçoit dans un angle, une caméra et se dit que c'est fini pour lui. Dès qu'il arrivera au rez-de-chaussée, il risque d'être démasqué.

Les portes s'ouvrent. Simultanément celle du bureau, troisième à droite, et celles de l'ascenseur.

- S'il vous plait, vous pouvez m'attendre un instant je vous prie, j'arrive.

Andrea entend pour la première fois la voix de Massimo Battaglia. L'occasion est trop belle, mais il se veut à l'instant être petite souris dans un coin.

Non, il n'est pas petite souris, et soudain, celui dont il épie les mouvements, les habitudes, bref, la vie, est devant lui, en personne.

- Merci, c'est gentil de m'avoir attendu.
- De rien, c'est tout à fait naturel, lui répond Andrea d'une voix mal assurée.

Le mouvement qui a précipité l'homme à l'intérieur de l'habitacle, laisse derrière lui un parfum délicatement cuiré qui ne laisse pas Andrea insensible. Voilà qui lui donne de l'ardeur.

- Massimo Battaglia je suppose ?
- Oui, Monsieur. A qui ai-je l'honneur ?
- Andrea Campanello. Me permettez-vous de vous attendre ce soir au sortir de votre travail ?

Voilà qui est bien audacieux s'étonne Massimo.

- Ah bon ! Et pourquoi le ferais-je ?

Il marque un temps d'arrêt, hésitant, fixe son interlocuteur dans les yeux.

- Mais, il me semble que nous nous connaissons, reprend-il ?

- Connaître est un bien grand mot, nous nous sommes croisés, oui, du regard surtout, mais j'aimerais, encore une fois, si vous y consentez, m'entretenir avec vous.

- Je ne sais pas ce dont il s'agit, mais rien ne me montre une intention malveillante de votre part, aussi, j'y consens. Venez donc me chercher ce soir à... Massimo ne peut terminer sa phrase, coupé dans son élan.

- A 19h, comme chaque soir, une fois que vous aurez salué le gardien de l'immeuble. En sortant vous fouillerez dans votre poche intérieure de veste pour en extraire une cigarette et l'allumer, avant de récupérer votre portable

dans une autre poche, probablement celle de votre pantalon, le tout d'un pas léger en direction du kiosque...

A ces mots, le regard de Massimo se fige dans celui d'Andrea, aussi puissant que pourrait l'être deux diamants. Ses prunelles expriment à la fois une curiosité mêlée d'inquiétude.

- Ne soyez pas inquiet Massimo. J'espère que ce que j'ai à vous dire ne sera pas source de contrariété pour vous, j'en suis même convaincu.

- Je ne suis pas inquiet, juste troublé Monsieur Campanello. Vous pouvez le comprendre.

- Oui, tout à fait. Mais appelez-moi Andrea s'il vous plait.

- Ok Andrea. A ce soir 19h. Je vous laisse mon numéro de portable, au cas où vous ne l'auriez pas encore, avec ce que vous savez déjà de moi et qui m'intrigue.

- Ok, je vous laisse le mien, si besoin.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent au rez-de-chaussée. Les deux hommes se saluent. Andrea, soulagé d'avoir osé, part droit devant, croise le gardien et lui adresse un léger signe de tête.

Massimo s'est éloigné à l'intérieur de l'immeuble vers d'autres bureaux sur la gauche.

Au grand air, chaud et lourd, Andrea reprend doucement ses esprits. L'heure du déjeuner approche, il se

précipite à une terrasse pour une salade, une verre de Chianti et le tout additionné d'un ristretto. L'après-midi sera longue, il est à peine 13h.

ANDREA

Jamais le temps ne me paru aussi long, les minutes durent des heures et les heures... J'ai le temps de méditer à ce que pourrait être la fin de la journée, à partir de 19h. Je suis excité, impatient.

Durant le déjeuner, je me repasse en boucle la descente avec Massimo. Je me demande d'où ce culot monstre m'est venu de lui imposer mon prénom, dans une urgence ne lui laissant aucune échappatoire. Qu'importe. Les quelques instants partagés du cinquième étage au rez-de-chaussée furent suffisamment long pour que, dans la conversation, je puisse distinguer quelques signes qui ne trompent pas, notamment dans ce regard gris perle au fond duquel j'ai perçu l'envie de connaître, de manière approfondie, l'interlocuteur que je suis.

D'un geste machinal, je porte ma main droite au visage quand soudain, la fragrance de son parfum m'envahie de nouveau. Tel une midinette, je décide de ne pas me laver la main jusqu'au soir, tant j'aime ainsi le savoir si proche de moi. Le dossier qu'il portait dans sa main gauche, m'a laissé constater aucun signe apparent d'une quelconque union. Mais bon,, peut-être ne porte-t-il pas d'alliance, tout simplement.

J'attends mon ristretto, je cogite. Et s'il était marié, s'il avait des enfants, si je faisais fausse route ? S'il n'avait pas d'attirance pour moi ? Pire, s'il avait déjà un compagnon et que je ne m'en sois pas aperçu ? En voulant balayer toutes ces questions qui se bousculent par un geste ample de la main, je ne vois pas le serveur s'approcher avec mon ristretto et se dernier s'envole avant de retomber sur le sol. Je suis confus. Après de plates excuses auprès du jeune homme, et quelques minutes, il revient avec un large sourire, me dépose une nouvelle tasse, que, malgré la chaleur, j'engloutis à vive allure, avant de m'acquitter de l'addition, non sans laisser largement de quoi compenser mon geste maladroit.

L'après-midi, j'erre à l'ombre des arbres bordants la Villa Médicis, puis la Villa Borghèse. Par instant, posé sur un banc, je continue à laisser vagabonder mon imagination. Me revient en mémoire, la carte de visite que Massimo m'a laissé avec son numéro de portable.

J'ai le mien à la main. Je commence à écrire un message, « Bonjour Massimo. J'espère que votre bureau est climatisé car, dehors, c'est une fournaise. Je suis impatient d'entendre nos verres s'entrechoquer ce soir. Andrea ».

J'envoie ? J'envoie pas ? Trop tard. *Alea jacta est.*

A la différence de Massimo, je ne fume pas. Je mets à profit les minutes qui s'égrainent pour observer les rares oiseaux qui, malgré cette chaleur, viennent quémander aux

rare promeneurs, quelques miettes sucrées de friandises dégustées à presque 17h.

Je m'assoupis un instant, peut-être dix minutes, peut-être davantage, ai-je perdu connaissance ?

Soudain, dans ma poche vibre le portable. Ce n'est pas un SMS mais bien un appel. Il s'agit de Massimo. A demi surpris, j'hésite avant d'oser répondre. Peut-être veut-il m'annoncer un contretemps, ou a-t-il réfléchi et ne souhaite-t-il pas donner suite, et par correction m'appelle pour me le dire. Si c'est le cas, mon attente et mon excitation seraient réduit à néant...

Finalement, je décroche.

A l'autre bout du fil, une femme. Je suis saisi, presque muet.

- « Allo Monsieur Campanello ?

- Oui, répondis-je.

- Ici la secrétaire de Monsieur Battaglia, ne quittez pas, je vous le passe.

J'acquiesce d'un mouvement de tête, sans qu'elle puisse le percevoir, bien évidemment et un timide « oui » a la force de sortir de ma bouche et aller à son rencontre.

- Allo Andrea ?

- Oui Massimo.

- Rassurez-vous, la température de mon bureau est tout à fait supportable. Est-ce toujours d'accord pour 19h ?

- Pour moi oui.

- Vous savez que vous m'intriguez depuis tout à l'heure, je ne cesse de penser à vous en cherchant l'endroit dans lequel nous nous sommes croisés, mais sans y parvenir. Du coup, je ne vois toujours pas ce dont vous voulez m'entretenir, et, à vrai dire, je trouve cela très distrayant dans mon après-midi un peu terne.

- C'était il y a quelques semaines, à la terrasse d'un café, sur la via San Giovanni in Laterano si j'ai bonne mémoire. Nos regards se sont à peine croisés lorsque vous quittiez les lieux.

Le silence s'installe. Puis après une dizaine de secondes...

- Oui, je me souviens maintenant, en effet, je me rappelle. Voilà qui m'éclaire à présent. Je suis tout aussi impatient que vous à l'idée de cette fin de journée arrive. Si nous anticipions de quelques minutes le rendez-vous, est-ce possible pour vous ?

- C'est-à-dire ?

- Il est 18h15, disons à 45 ?

- Ok, ça me va, dans une demi-heure, je viens vous cueillir à la sortie de votre bureau.

Le terme «cueillir» donne une légèreté à Massimo qui demande, tout sourire, à sa secrétaire, de lui donner rapidement les dossiers à la signature, invoquant un rendez-vous imprévu l'obligeant à partir un peu plus tôt ce soir.

Le temps est compté, Andrea s'élançe pour rejoindre le point de rendez-vous au plus vite. Comme à son habitude, il se poste à proximité, l'oeil rivé sur les portes vitrées du bâtiment. Il observe le mouvement dans le hall. Les employés quittent le bureau en général, à partir de 18h30 et, il se peut que dans cette cohue, il ne puisse pas remarquer Massimo.

Un peu plus loin, le kiosque est encore ouvert, quelques touristes s'attardent pour l'achat de cartes postales, mais également quelques rafraichissement. Certes, la température baisse, mais l'air reste encore très chaud à cette heure du jour.

Andrea s'éponge le front, regarde sa montre. 18h42. Son pouls s'accélère. Il ne sait plus trop comment faire. Son imagination vagabondante aux dernières heures de la matinée ne lui est plus d'aucun secours, comme évaporée, attisée par le vent. Il perd ses moyens. 18h43. Il respire profondément, tente de se ressaisir ! Il veut reprendre possession de ses forces, pieds bien ancrés dans le sol, le corps bien droit. 18h44... Une envie de fuir le prend, il part à contresens, puis revient sur ses pas. C'est stupide de ne pas oser. Qu'est-ce donc qui agite Andrea de la sorte. Il est perdu, l'estomac en vrac, ses intestins lui chantent une ritournelle dont il n'a nul souvenir l'avoir un jour entendu...

Et la petite voix qui lui revient pour lui proposer un contre-chant plus mélodieux : « Andrea, ton petit coeur bat pour un homme que tu veux aimer, ce n'est pas plus compliqué que cela, alors, jette-toi à l'eau... »

18h45. Andrea distingue derrière la porte vitrée, la silhouette de Massimo. Il s'avance. Même avec un quart d'heure d'avance, Massimo reste fidèle à ses habitudes. Il salue le gardien, sort, porte la main gauche dans la poche droite, sort une cigarette, l'allume, fouille la poche de son pantalon et, avec une extrême rapidité, consulte son portable, le range, tire quelques bouffées sur sa cigarette, cherche du regard autour de lui. Andrea est à quelques mètres à peine.

Ils s'avancent l'un vers l'autre. Massimo, les yeux gris clair, lumineux, n'a pas le temps de prendre la parole. Il entend une phrase, courte, directe, sans ambiguïté de la part d'Andrea :

- Je t'aime Massimo.

La traversée du désert doit être une promenade de santé à côté de ce que travers Andrea. C'est sa première pensée. Il ne sait rien faire d'autre que regarder ses pieds, se refusant de constater les conséquences de cette phrase lâchée avec tant d'impertinence. Mais quelle idée lui est donc passée par la tête pour exprimer aussi directement les choses ? De quelle profondeur venait cette phrase ?

Nul doute, la petite voix est responsable de ce séisme. . Relevant les yeux. Relevant la tête, plutôt confus, Andrea constate que Massimo est toujours là, face à lui. Paupières mi-closes, présent oui, mais visiblement ailleurs. Comme soulevé de terre par le léger coup de Sirocco faisant tourbillonner le sable d'un chantier voisin.

Andrea a une vision de Massimo tout autre. Il ne semble plus le même. Le visage illuminé, piqueté de grains de sable auxquels le soleil donne l'éclat de diamants, pareil à un ange perdu dans une fresque de Sant'Andrea della Valle. Une élévation, à Rome, plutôt normal non ! C'est en tout cas ce que, un peu moqueur, l'audacieux Andrea se dit tout en déposant son index à hauteur du menton de l'ange. Il fait un pas vers Massimo, s'apprête à s'excuser, mais il n'en a pas le temps, seul ses bras ont le temps de s'ouvrir pour amortir la défaillance de Massimo, et de l'accompagner sur un banc à proximité, à peine dissimulé derrière un buisson.

Andrea cherche un mouchoir au fond de sa poche. D'un blanc virginal, celui qu'il sort fera l'affaire. Il essuie le visage de Massimo, secoué, qui était quasi évanoui dans ses bras. Il n'est pas encore 19h.

Alors qu'il commence sa plaidoirie, espérant le pardon, il se jure qu'on ne l'y reprendrait plus et qu'au grand jamais, la petite voix le dirigerait ainsi.

Andrea n'a que d'yeux pour ce visage qu'il n'espérait pas, si tôt tenir entre ses mains, le caresser, et surtout, dans de telles circonstances. N'ayant pas prémédité sa déclaration, il est évident que ce qui vient de se passer ne pouvait l'être plus encore.

Délaissant le mouchoir pour user de ses doigts, Andrea, le bienheureux, enfin, à priori, entreprend de caresser délicatement le visage de celui qu'il venait de neutraliser de quelques mots. Comme si Cupidon, sans le vouloir,

avait décoché sa flèche aux hasard sur nos deux chérubins. Tu parles de chérubins... Andrea affiche allègrement la cinquantaine quant à Massimo... mais oui, au fait, quel âge tu lui donnes interpèle la petite voix ?

- Ça va toi ! S'exclame de façon autoritaire et agacé Andrea.

Regardant le visage de Massimo, il ose un 45 peut-être... Oui 45, mais pas 50, ça non. Il est plus jeune que moi.

Massimo revient à lui, le visage est détendu, à peine ombré du feuillage du buisson, parsemé de touches dorées que le soleil dépose.

- Que s'est-il passé ?

- Je ne savais pas avoir la capacité de produire un tel effet, avance Andrea, qui plus est sur vous ? Enfin, sur toi ?

- Je vois, c'est donc bien vrai ?

- Qu'est-ce qui est vrai ?

- Cette courte déclaration que vous m'avez adressé ?

Dans l'embarras, Andrea ne peut nier.

- Oui Massimo. Ne me demande pas comment, pourquoi ? Je suis incapable de t'expliquer ce que mon coeur voulait te dire, et que je souhaitais que tu entendes, mais pas avec cette forme dont je te prie de bien vouloir excuser la maladresse.

- Andrea... C'est le plus beau crime dont je suis la victime. Et que l'on ne me demande pas de porter plainte chez les carabinieri, je m'y refuse.

Les deux hommes éclatent de rire. Massimo se redresse. Tout deux se lèvent et quittent l'ombre pour la lumière. S'engage alors entre eux, un dialogue au cours duquel, inmanquablement, Andrea tente d'expliquer son propos, mais on ne parvient plus à entendre distinctement les mots de part et d'autre, le Sirocco a choisi de les noyer dans sa mélodie chaude et langoureuse, enveloppant Andrea et Massimo, s'éloignant comme deux tourtereaux effleurant le pavé romain.

C'est à cette même terrasse de café à laquelle, une première fois, leurs regards s'étaient croisés, qu'ils s'installent, mais cette fois-ci, à la même table. Ils se font face. Massimo commande deux Prosecco bien frais et observe le visage de l'homme à la phrase « magique ».

- Je t'ai tellement observé Massimo que tu as bien le droit, à présent, de me dévisager, de t'attarder sur celui qui t'a renversé, car, on peut dire les choses ainsi non ?

- Ah oui alors. Tu sais, je m'attendais à pas mal de choses après que nous nous soyons quittés une fois sortis de l'ascenseur, mais certainement pas à cel. Pour tout te dire, quand tu m'as rafraîchi la mémoire et cet endroit où nous nous étions aperçu la première fois, j'ai eu un doute tout de même. A peine j'avais raccroché, et tout en parafant les différents dossiers qui m'étaient présentés, j'essayais de dessiner ton visage sur un papier. Je voulais

tenter de me remémorer cette première fois, mais hélas sans succès, et pour le dessin, je ne te le montrerai pas... Maintenant que nous sommes face à face, tout me revient, comme. Cette crue du Tibre en novembre 2012. Si je m'étais imaginé qu'un jour, de l'homme à qui j'envoyais un coup d'oeil fugace, je recevrais une telle déclaration d'amour.

- J'en suis moi-même surpris tu sais Massimo. L'amour à ses raisons que la raison ignore... N'est-ce pas ce que l'on a coutume de dire ?

Au deuxième verre de Prosecco, nos deux hommes se rapprochent encore un peu l'un de l'autre. Leurs mains, qui jusque là restées immobiles et sages, s'effleurent. Elles entreprennent un ballet sans toutefois se toucher. Visiblement, elles se cherchent. Andrea et Massimo ont plaisir à être ensemble. Les yeux de l'un plongent dans ceux de l'autre et réciproquement, des regards sans retenues, il y a du désir dedans. Il déborde comme le ferait le vin que l'on verse dans un verre sans être attentif à ce que l'on fait, se rependant bien au delà de son contenant. Quelques éclats de rire, parfois les visages s'assombrissent, mais ce n'est que pour s'illuminer à nouveau. Anecdotes, petites et grandes histoires sont au centre de leur discussion. Ils approfondissent la connaissance de l'autre.

Contre toutes attentes, Massimo se montre plus entreprenant lorsque, le verre rafraîchi à la main, il se lève. Il est suivi du regard par Andrea. Il contourne la table, vient

s'asseoir à son côté. Andrea se pousse légèrement afin de lui laisser un peu de place.

- Dis-mo Andrea !

- Oui !

- Que dirais-tu si nous poursuivions ce moment chez le pizzaiolo, là bas, un peu plus loin ?

Sans qu'Andrea puisse réagir, un doux baiser se pose sur ses lèvres.

- Hummm...

Le geste est plutôt audacieux dans une ville où ces amours sont plus discrètes que les processions à Saint-Pierre.

Le visage d'Andrea se colore d'un rouge de gêne.

- Massimo ! Quelle audace ?

- C'est bien à toi de parler. Tu me jettes à la figure, en sortant de mon bureau un « Je t'aime Massimo » que tout le monde pouvait entendre, et tu me trouve audacieux d'oser ce baiser sur tes lèvres qui aiguisent tant ma gourmandise depuis que je t'ai face à moi ? C'est un comble... Je crois que je suis dans une phase ascensionnelle amoureuse Andrea. Tes mots, ton sourire, la douceur de ton visage, ta barbe, cette moustache fine et délicate qui dissimule à peine cette bouche dont j'ai tant envie de me délecter... Je me souviens un jour avoir dit à un de mes amis très cher, que je ne croyais pas au coup de foudre et que je ne succomberai jamais ainsi aux propositions d'un homme. Il m'avait simplement répondu

de ne jamais dire « jamais ». Je lui ai ris au nez, mais je crois bien que ce serait lui qui, aujourd'hui, serait heureux de rire au mien.

- Alors, Pizza ?
- Allons-y gaiement...

Nos deux amoureux vident leur verre. Massimo insiste pour régler, et, alors que la nuit tombe sur Rome, à la lueur des réverbères, ils s'avancent, côte à côte, la main droite de Massimo vient chercher celle de gauche d'Andrea.

Ils entrent ensemble dans la pizzeria que Massimo semble apprécier de longue date, à en juger de l'accueil que lui réserve le patron en personne à qui il présente Andrea.

- C'est ici que l'on trouve les meilleures pizzas de toute l'Italie, s'exclame Massimo. Son regard gris perle se perd à nouveau dans celui de son compagnon.

Le maître des lieux les installe à une table au fond, légèrement abritée, pour plus d'intimité.

INTERMEDE

Il est tard. Nos deux amoureux n'en finissent pas dans cette pizzeria. Je m'étais assoupi à l'extérieur, après avoir tenté, en vain, d'observer les étoiles dans le ciel. Non que celui-ci se soit couvert, mais les lumières de la ville sont si puissantes, qu'elles anéantissent toutes actions volontaires à cette fin.

Il est presque demain. Dans 10 minutes tout au plus, douze coups de la mi-nuit retentiront. J'aimerais bien aller me coucher, mais je n'irai pas avant de savoir ce qu'ils feront tous les deux de cette nuit qui s'annonce courte.

Au premier coup de cloche, la porte s'ouvre. Andrea et Massimo apparaissent, satisfait et repus. Vont-ils se séparer ici, regagnant chacun leurs domiciles respectifs, se contentant d'un premier rendez-vous qui en appellera d'autres ? A n'en pas douter, un autre, peut-être même bien davantage. Qui entrainera l'autre chez lui ? C'est interminable, je n'y tiens plus. Ils s'éloignent ensemble, montent dans un taxi pour prendre la direction de la piazza Del Popolo, peut-être au delà. Je n'en saurai pas plus pour ce soir.

Quelques centaines de mètres m'éloignent de chez moi. Je rentre. Ce fut une belle journée. Je les imagine, l'un près de l'autre, l'un contre l'autre poursuivant la découverte dans un registre plus intime. Andrea désire si fort cet homme que, s'ils sont réunis cette nuit, je ne peux imaginer

qu'un dixième du bonheur qu'il va ressentir et du plaisir qu'il témoignera à son désormais bien aimé.

Pendant ce temps, je me glisse seul sous le drap que je soulève légèrement et qui, tels ces pétales de roses anciennes, vient effleurer ma peau caramel...

Je m'endors.

En ouvrant la porte de l'appartement, Massimo suffoque tant il y fait encore chaud malgré l'heure avancée dans cette nuit. Andrea, quelques pas derrière, entre à son tour, sans mots dire.

- Bienvenue chez moi Andrea.

L'intéressé n'a-t-il pas entendu ? Il ne répond pas et reste cloué au milieu du hall d'entrée de l'appartement. Même si la fatigue de la journée se fait sentir, il n'a pas assez de ses yeux grands ouverts pour contempler l'environnement dans lequel il se trouve plongé.

- Entre donc, reprend Massimo.

- Oui, pardon, je me suis laissé surprendre par ton intérieur que je ne m'imaginai pas ainsi.

- Viens, tu apprécieras mieux encore, et demain, à la lumière du jour, ce sera différent lorsque le soleil baignera le salon, à peine filtré par les arbustes sur la terrasse. Cela enveloppe l'espace d'une douceur sans égal, proposant des reflets sur le Rembrandt que tu vois ici.

- C'est un vrai ? Demande Andrea.

- Oui. C'est un vrai comme sont authentiques toutes les pièces que tu peux observer dans cet appartement. C'est une de mes passions, mais il faut que je me calme, je manque de place et je ne peux plus accueillir quoi que ce soit... sauf peut-être, un homme qui m'a abordé d'une manière surprenante hier matin, et qui, j'avoue, me plaît

un peu plus à chaque instant, et qui n'a rien d'une oeuvre d'art, quoique.

A ces mots, le visage d'Andrea reprend sa teinte rouge, ce qui n'échappe pas à Massimo.

- C'est une manie chez toi ?
- Quoi donc ?
- De t'empourprer à la moindre occasion.
- Tu ne vas pas me croire, après ce que je t'ai fais vivre aujourd'hui, mais en réalité, je suis extrêmement timide, et j'avoue avoir les plus grandes difficultés à réaliser le déroulé de cette journée et ses conséquences. Mais, je me laisse porter.
- Tu as raison, laisse-toi porter.

Aussitôt, Massimo empoigne par l'épaule gauche de son soupirant, puis, glissant son bras sous ses genoux, cette fois, c'est Andrea qui est soulevé de terre, emporté dans un tourbillon qui, du salon, à la chambre, après avoir traversé l'immense salle à manger, le couloir les emmène en un ballet infernal. Et c'est avec délicatesse que Massimo dépose Andrea sur le lit, tel Marie déposant l'enfant Jésus sur sa couche après la tétée.

Afin de laisser pénétrer un peu de fraîcheur, Massimo s'avance vers la fenêtre et l'entrouvre. Lorsqu'il revient à hauteur du lit, lampes de chevet allumées, le gris perle de ses yeux croisent le bleu de ceux d'Andrea. S'approchant de son visage, il perçoit une larme qu'aussitôt, de sa

langue, il vient recueillir. C'est alors qu'Andrea enlace enfin, celui pour qui, depuis des semaines, son coeur bat avec intensité.

Massimo entreprend de déboutonner la chemisette de son protégé. Il ne rencontre aucune résistance, mieux, Andrea s'applique à faire de même sur celui qui est de moins en moins un inconnu et dont il commence à découvrir les reliefs que dissimulent d'ordinaire, les vêtements. Si Massimo n'a rien imaginé de particulier à ce geste, Andrea a lui, laissé son imagination vagabonder au point d'avoir, sur quelques papiers dessins chez lui, dessiner plusieurs torsos possibles à l'homme qu'il ne cessait d'observer depuis de longues semaines. Là où il n'avait pas commis d'erreur, c'est sur la carrure. Massimo est un homme taillé comme un gladiateur des temps modernes. Epaules carrées, muscles saillants, pectoraux légèrement plus bombés que sur le plus flatteur de tout ses dessins. Mais deux points sont à relever toutefois. Il n'avait pas supposé une pilosité aussi abondante, et encore moins, la proéminence de ses tétons qui, de toute évidence, connaissent mille façons d'être sollicités. Andrea conclue qu'il n'est pas le premier à s'aventurer sur ce terrain de jeu. Une fois les chemisettes négligemment jetées sur le Dagobert, Massimo se soulève délicatement, observe la partie dénudée ainsi offerte à son regard. Le ballet se poursuit. Il plonge à hauteur de la ceinture du pantalon d'Andrea, sa langue humide et généreuse souligne le limite inférieure du palier découvert, puis, en

quelques coups vaillants, au centre, à droite, à gauche, il entreprend la remontée jusqu'au plus haut point.

Difficile pour Andrea de se contenir sous de tels assauts intrusifs et répétés. Le corps en émoi, il tressaille, émet quelques gémissements. Les yeux mi-clos, il sent toute la chaleur de son être s'élever à mesure que le visage de Massimo s'approche de son cou. Il ne maîtrise pas la raideur qui emplit son sous-vêtement devenu bien trop étroit pour contenir la conséquence de tant d'émotions et de sensations. Quand Massimo atteint son visage, sa langue lui contourne la bouche, lisse sa barbe, souligne les sourcils, balaye le front. A cet instant, le téton droit de Massimo est à quelques centimètres de sa bouche qu'il entrouvre, laissant l'extrémité de sa langue rejoindre le promontoire ainsi tendu vers lui. Lorsqu'ils se rencontrent, le corps massif de Massimo s'affaisse dans un long soupir d'extase, Andrea n'a plus qu'à déguster l'appendice offert, et tendre l'oreille aux échos de son geste, et constate qu'il a ici, matière à jouer presque sans limites.

Une fois sur le dos, Massimo ne peut plus rien. Andrea prend l'ascendant sur lui et, il est trop délicieux de se laisser titiller ce qui, pour lui, est le point d'éveil le plus érotique qu'il soit, prélude à l'acte charnel qui ne manquera de suivre. Lorsque de sa bouche Andrea s'occupe du téton droit, le gauche est pris en main, et l'alternance ayant du bon, ce sont de très longues minutes qui s'écoulent ainsi, allant de l'un à l'autre. Il est presque 2h du matin, et aucun signe de faiblesse de part et d'autre.

Plus rien ne compte de ce que fut cette journée de mardi... Seul l'instant présent compte et se vit avec ferveur. Massimo n'en peut plus. Lorsque, d'un coup d'oeil, Andrea plonge à peine au dessous de la ceinture, il ne peut que constater le résultat de son action prolongé sur sa victime. C'est alors qu'il décide de quitter les tétons fermes, rougis et humides, pour prendre la direction du ceinturon maintenant encore pour quelques instants, le pantalon de Massimo. Au même instant, celui-ci se redresse, empoigne la boucle de ceinture du pantalon d'Andrea. En parfaite harmonie, comme si la scène avait été répétée des dizaines de fois pour obtenir une parfaite synchronisation, les bouclent cèdent. Un bouton, puis deux, trois quatre chez Andrea, un bouton, puis le zip qui glisse doucement chez Massimo. Les deux hommes sont nus, ou presque, face à face. Presque, car si pour Andrea, il reste le sous vêtement, force est de constater que Massimo ne porte rien sous son pantalon, offrant ainsi son sexe imposant à son prétendant qui, sans qu'il le lui soit demandé, ôte ce qui dissimule mal le sien, tout aussi généreux.

La bataille des chefs peut avoir lieu.

Les corps étendus sur le lit, après de longs ébats, le calme revient dans la chambre. Si les murs pouvaient parler, ils sauraient nous dire si, depuis que Massimo s'y est installé, une telle intensité, viril, sensuelle, délicate, passionnée les avait fait autant vibrer.

Andrea tourne la tête à gauche, arrête son regard à quelques mètres de lui, sur une statue qu'il pense être signée Brancusi. Deux corps enlacés. Se tournant vers Massimo.

- C'est un Brancusi ?
- Oui, et comme les autres oeuvres qui sont ici, c'est un vrai.
- Il est magnifique.
- Merci.
- Et tu es aussi magnifique Massimo.
- Si tu comptes me voir virer cramoisi, tu en seras pour tes frais, je ne rougis pas, mais sache que je suis très touché par tes mots, tes gestes.

Le regard accroché au plafond, Massimo d'ajouter

- Je n'ai pas souvenir d'avoir partagé autant de plaisir dans un acte d'amour, que ce que tu viens de m'offrir, et pourtant, tu n'es pas le premier, et j'en ai vu tant qu'il me serait facile d'en écrire un roman. Que tu es bon dans l'acte, que tu es généreux. J'ai aimé ta délicatesse, ta douceur, les moments intenses durant lesquels je ne pouvais t'échapper, te laissant faire de moi ce que tu voulais sans que je ne puisse te résister, tant il était bon de me savoir abandonné à toi. Quand en quelques coup de reins tu es venu en moi, je ne pouvais que me

cambrer pour te recevoir, totalement ouvert à ton intrusion, celle que je n'avais permis à aucun homme depuis plus d'une décennie. J'étais en sorte vierge. Tout en moi te désirer et te désire encore.

Les deux visages se font face. L'humidité qui enveloppe les deux hommes est un premier signe de l'effusion, mais pas seulement, les draps froissés, avaient également absorbé une grande part de la sueur produite lors de cet ébat.

Massimo se lève, suggère de changer les draps avant de se recoucher et prendre un peu de repos. Il est presque 4h30. Aussitôt dit, les deux hommes entreprennent de se préparer un couchage tout neuf. Massimo demande instamment à Andrea de ne pas prendre de douche, de se coucher ainsi, l'un contre l'autre, et conserver le sel de l'échange charnel, mieux le respirer, s'enivrer pour mieux s'endormir. Massimo tend le bras pour éteindre la lampe de chevet. Andrea, blotti contre le dos de Massimo, manifeste visiblement encore quelques ardeurs dont son compagnon fait mine d'ignorer. L'amour passé a-t-il cette puissance de réveiller le plus fatigué des hommes lorsqu'il respire les effluves encapsulées dans les pores de la peau ? Quoiqu'il en soit, au bout de quelques minutes, pas plus de cinq, Andrea a, à nouveau, l'envie de prendre Massimo.

Quel diable d'étalon Massimo s'est-il donc trouvé. Il garde les paupières baissées, souhaite qu'Andrea n'insiste pas. Demain, il faut tout de même aller au travail et quelques heures de sommeil ne seraient pas négligeables. En même temps, Massimo est assez curieux de savoir

jusqu'où son assaillant oserait... Il n'a pas à attendre très longtemps lorsqu'il se retrouve plaqué sur le ventre. Andrea entreprend de lui écarter les cuisses musclées en vue d'accéder au point de désir qu'il ouvre sans peine pour s'y fondre. Il chevauche longuement sa monture avant de se retirer et de libérer sa semence, encore abondante sur le dos de Massimo. Il se laisse glisser sur son dont, le recouvre, et c'est ainsi qu'ils s'endorment.

Il est un peu plus de 7h30 lorsque es rayons du soleil traversant les persiennes, atteignent le visage d'Andrea, le réveillant. A sa droite, Massimo respire profondément, signe d'un sommeil toujours en cours. Andrea s'approche doucement, respire délicatement cette odeur de mâle. Aussitôt, il redevient conquérant. Comme lors de la bataille, lorsqu'il faut prendre l'adversaire par surprise sans qu'il ne puisse réagir, c'est donc sans ménagement qu'Andrea enfourche le corps de Massimo qui n'a, pour seul réaction, de demander l'heure. C'est bien le cadet des soucis d'Andrea qui, en quelques assauts se retrouve plonger dans les profondeurs encore humides de son compagnon de nuit.

Massimo n'en croit pas un fait, après toute cette nuits d'ardents échanges, son étalon trouve la ressource matinale du jeune puceau qui déflore sa vierge. Ce à quoi, il ne dissimule nullement le plaisir d'être cette vierge tant il aime le sentir aller et venir en lui.

Andrea prend la parole.

- Bonjour Monsieur Massimo Battaglia. Avez-vous bien dormi .
- Tu te moques de moi chenapan lui répond-t-il en saisissant Andrea par les bourses. Comment crois-tu que je vais tenir ma journée de travail après la nuit que tu m'as fait passer.
- Eh bien, peut-être en songeant à moi, un peu... Cela ira plus vite non ?
- Je te dirai cela ce soir, car je compte bien te revoir ce soir canaille.
- Vraiment Massimo ?
- Si je te le dis. Oui, je veux te revoir ce soir.
- Mais tu auras peut-être besoin que la nuit prochaine soit une bonne nuit de repos non ?
- Qui te dis que nous allons à nouveau faire l'amour toi et moi ?
- Ah bon ! Comme tu veux, mais saches que le plaisir de te revoir sera aussi pour moi.
- Allez, je file dans la salle de bain me préparer. Tu peux rester un peu si tu le veux, tu repartiras dès que tu t'en sentiras le courage, en claquant la porte derrière toi.

Andrea en profite pour se lever, le temps de la douche de Massimo, explore la porte qu'il avait rapidement aperçu la veille dans le couloir. En la poussant, il pensait aboutir à la cuisine, et ainsi, préparer un café pour, qu'avant de partir, Massimo puisse l'avalier et ne pas quitter l'appartement l'estomac vide. Mais non, cette porte donne

sur une pièce réservée au sport, totalement dans l'obscurité, il distingue tout de même quelques machines de musculation. Après tout, compte tenu du physique plus que parfait de son hôte, cela ne peut qu'être normal et donc, sans allumer la lumière pour poursuivre l'exploration du lieu, il referme la porte, poursuit son chemin jusqu'à, une fois atteint la salle à manger, découvrir un passage étroit qui mène à la cuisine. De là, il ouvre çà et là quelques placards, réussit à trouver la cafetière, le café, les tasses, le sucre et tout ce qu'il faut pour préparer le breuvage qu'il partagera dans quelques minutes avec Massimo. La douche coule encore. Il entend chantonner depuis la salle de bain, il ne devrait plus tarder. Il l'imagine se séchant avec une serviette éponge. Rasé de près, le cheveu soigneusement brossé. Bref, comme à son habitude, élégant, classe. Plus un bruit. Andrea songe qu'il a regagné la chambre pour s'habiller.

L'eau est bientôt totalement passé. Le café est prêt.

- Andrea ?
- Oui Massimo.
- Où es-tu donc ?
- Cherches moi ?

On dirait deux frères jouant à cache cache dans l'appartement.

- Je sais où te trouver, il me faut juste suivre l'odeur.
- C'est ça, dit que je sens mauvais.

- Mais non, l'odeur du café idiot. Comme c'est délicat de ta part.

Massimo apparaît dans la salle à manger, dans un costume bleu nuit, chemise blanche, cravate gris perle assortie à ses yeux, le cheveu impeccablement coiffé. A sa vue, Andrea vacille.

- Je ne voulais pas te laisser partir l'estomac vide, sans au moins avoir partagé avec toi le premier café du matin.
- Tu sais que tu me plais de plus en plus.

Andrea ne sait répondre, préférant s'avancer vers lui avec le plateau et le café qu'il posa devant Massimo, sur la table du salon. Ils s'assoient l'un à côté de l'autre, le temps de s'en délecter. Andrea en profite pour aller déposer un baiser dans le cou de Mr Massimo Battaglia, l'homme à qui il avait osé dire une phrase qu'il se sentait incapable de pouvoir prononcer, surtout devant l'homme sur lequel il avait flashé voici quelques semaines.

- On prévoit quoi pour ce soir ? Demanda Andrea.
- Tu me laisses faire s'il te plaît. Tu as beaucoup pris soin de moi hier et cette nuit, je voudrais te rendre la pareil.
- Tu sais ce n'est pas une obligation.
- Non, c'est sûr... c'est mieux que ça.
- Ah bon !
- Oui.
- ...
- C'est par amour Andrea.

Un silence profond s'installe. Les regards plongés l'un dans l'autre, tout deux terminent leur café sans sourcilier. Ils craquent littéralement l'un pour l'autre. Pour un coup de foudre, c'est un coup de maître. En tout cas, pour Massimo. Quant à Andrea, jamais il n'avait songé que cela puisse se dérouler ainsi.

- Je passe te prendre à 19h, à la sortie de ton bureau, comme hier ?

- Je préfère que tu viennes à 18h30, tu entreras dans le hall, je préviendrai le gardien de ta venue, il t'indiquera mon bureau.

- Je le connais, 5ème étage, troisième porte à droite...

- Oui, c'est cela, mais comment le sais-tu ?

- Tu sembles avoir déjà oublié que nous étions ensemble dans l'ascenseur hier en fin de matinée, et que tu m'as demandé de t'attendre !

- Je suis troublé. Excuse-moi. Oui, bien sûr... En tout cas, ce soir, 18h30 dans mon bureau. Ne sois pas en retard.

Ils s'embrassent généreusement. Massimo quitte l'appartement.

La porte refermée, Massimo a laissé, comme lorsqu'ils se croisèrent hier pour la première fois, le même filet de parfum derrière lui. Andrea se laisse choir sur le canapé, rêveur, il se pince pour acquérir la certitude qu'il est bien dans la réalité.

Après quelques minutes, c'est d'abord dans la cuisine qu'il revient pour ranger le tout et faire place nette. Puis, il reprend le couloir, laisse sur sa gauche la porte qu'il avait entrouverte un peu plus tôt, en oubliant même son existence. Il regagne la chambre, ouvre grand les deux volets afin d'y laisser entrer un peu de soleil, et l'air déjà plus que tiède du matin, il découvre le lit, puis, se glissant dans la salle de bain, histoire tout de même d'effacer les nombreuses traces d'une tumultueuse nuit, il voit, sur le rebords du meuble bas, une épaisse serviette de bain pliée, avec un petit papier dessus. Par curiosité, il s'en approche, remarque que le papier est griffonné. Il le saisit, l'ouvre, le lit : « Voici une serviette pour toi, fais comme chez toi, n'oublie pas de bien claquer la porte derrière toi. A ce soir. Massimo ». Andrea ressent une certaine fragilité à cette lecture. Il repose le papier, mais son oeil est attiré par quelque chose qu'il ne semble pas avoir lu. Il le reprend en main. Ce n'est pas sur la partie qu'il vient de lire qu'il s'attarde, mais il retourne le papier pour y lire : « Je t'aime Andrea ».

Réponse, un peu plus de douze heures plus tard, du berger à l'autre berger.

Une fois la douche prise, la salle de bain nettoyée, Andrea, totalement nu déambule dans la chambre, refait le lit, range çà et là ce qui avait été déplacé, prend soin de déposer la chemisette que, la veille, Massimo portait, dans le panier à linge. Il remet les mêmes vêtements qu'il portait hier en arrivant, referme les volets, plongeant à nouveau,

dans une semi pénombre le lieu de leurs ébats nocturnes. En sens inverse, il empreinte le couloir, jette un rapide coup d'oeil que rien ne traîne derrière son passage, y compris dans la cuisine. En regardant les murs de la salle à manger, surchargés d'oeuvre d'art, il n'ose imaginer la valeur de tout ce qu'il a sous les yeux, mais il ne s'y attache pas plus que cela. La veste négligemment posée sur l'épaule, dans le hall d'entrée de l'appartement, il se regarde une dernière fois dans le miroir, rajuste sa moustache, ouvre la porte... dernier coup d'oeil général. Il referme la porte derrière lui comme le lui a indiqué Massimo. Le geste à peine fait, il entend une série de déclics, puis, un petit signal sonore. Il comprend que le lieu est protégé par un système sophistiqué et qu'il ne pourrait y retourner sans Massimo. Mais quoi d'étonnant à cela.

A quoi donc va-t-il occuper sa journée de mercredi, qui, tout comme celle d'hier, sera ensoleillée et chaude, mais sans vent pour l'instant. Andrea regarde sa montre. Il est un peu plus de 10h. Si hier, il était resté longuement dehors, aujourd'hui, il compte bien se faire un musée. Certes, Rome est un musée à ciel ouvert, mais quelques lieux méritent tout de même de s'y aventurer, même par 28 degrés à l'extérieur. Une fois passé chez lui pour se changer, il prendra la direction du Castel Sant'Angelo, à deux pas du Vatican. Il en profitera pour pousser jusqu'à la Piazza San Pietro, et, si il s'en sent le courage, et si la file d'attente n'est pas trop longue, pénétrer dans la Basilique Saint-Pierre.

Pour l'instant, passage obligé par son modeste appartement, non loin du Colosseo, histoire de quitter ses vêtements qui ont besoin d'un séjour au pressing dans les plus brefs délais.

Pressentant une forte chaleur en ce jour, Andrea ne s'encombre pas de sa veste. Pantalon et chemisette en lin, voilà qui devrait lui permettre de supporter aisément la température annoncée. Adepte de la marche, plutôt que des transports en commun, il quitte donc son appartement et entreprend de rejoindre le Castel San'Angelo, sans précipitation. Au passage, il s'arrête non loin du capitole et s'achète quelques fruits de saison, gorgés de soleil et de sucre, qui, avec une bouteille d'eau, devraient suffire à son appétit de moineau.

Il a à peine fait 300 mètres que son portable vibre dans sa poche de pantalon. Il s'en empare et découvre un message de Massimo : « Alors, quel effet cela t'a-t-il fait de lire « Je t'aime Andrea. » ? J'espère que tu es resté debout, pas comme moi, et que je ne dois pas voler à ton secours. Je t'embrasse très tendrement, Massimo. » Seul, au milieu d'une foule hétérogène, Andrea éclate de rire, ce qui fait se retourner instantanément sur lui, quantité de paires d'yeux s'interrogeant du pourquoi de cet éclat sonore perceptible à plusieurs dizaine de mètres alentours. Difficile de répondre en marchant, il y a tellement de monde qu'il est impossible pour Andrea de réussir correctement à aligner trois mots sur son écran. Au loin, il sait qu'à quelques pas, il pourra s'extraire du flot de touriste et s'isoler pour répondre. En attendant, il suit le mouvement, le sourire accroché aux lèvres.

Le voici à hauteur d'un petit renforcement, délimité par l'enceinte provisoire des travaux de la prochaine ligne de métro, il peut alors entreprendre de répondre à Massimo.

« Si tu as été touché par mon attention avec le café de ce matin, je l'ai été à mon tour, par la serviette déposée, et par le petit mot qui l'accompagnait. Je n'ai pas vu de suite ta réponse à mon insolente déclaration d'hier, mais, lorsque j'en ai pris connaissance, j'admets l'avoir bien cherché, j'ai été comblé par ce retour si franc de ta part. J'ai hâte d'être à ce soir. En attendant, je me dirige à pied vers le Castel San'Angelo, profitant de cette ville qui, en plus d'abriter moult merveilles, et également celle dans laquelle tu résides. Une merveille de plus donc. Je te dis à ce soir, 18h30 dans ton bureau. Je t'embrasse à mon tour très tendrement. Andrea. »

Reprenant son chemin, quelques vendeurs ambulants proposent aux touristes, non sans en profiter pour s'enrichir copieusement au passage, fruits, glaces, boissons et autres encas au choix. Andrea en reste à son menu initial, prunes et pêches composeront son déjeuner, puis, une petite bouteille d'eau qu'il aura tôt fait de remplir à l'une des multiples fontaines d'eau potable disséminées partout dans la ville, si cela s'avère nécessaire.

Sur le trajet le menant au château, Andrea fait une halte au Panthéon. Ce haut lieu mérite que l'on s'y attarde un peu. Il y reste plus d'une heure, tant la foule est dense et le lieu chargé d'histoire. Et même si la partie historique n'est

pas son fort, Andrea ne sait être insensible à ce qui s'y déroula. Levant les yeux sur la coupole, le puit lumineux qu'elle nourrit à l'intérieur donne une certaine magie à ce lieu que les Romains appellent plus communément La Rotonda, sans aucun doute de par sa forme ronde.

L'émotion est forte pour lui qui y pénètre pour la première fois. Il immortalise cette visite de nombreuses photos avec son téléphone portable et se sacrifie à la mode du selfie , histoire de partager cela avec son amoureux.

Lorsqu'il en sort, il lui faut du temps pour s'adapter à la luminosité forte à cette heure de la journée. Le soleil est à son zénith et en contraste, la Piazza della Rotonda est noire de monde.

Andrea a les pires difficultés à se trouver un coin d'ombre. Il espère ici, pouvoir se rafraichir avant de poursuivre sa route. C'est finalement sous une porte cochère qu'il se pose. Il entame la dégustation des fruits préalablement rincés à la fontaine.. En mordant la pêche, il sent le liquide sucré s'écouler dans son gosier, lui rappelant étrangement l'un des longs baisers échangés la nuit passée avec Massimo. Il met le temps pour déglutir tant il aime ce mélange entre la chair du fruit que le soleil a généreusement nourri et la similitude de cette langue qu'il laissait aller au plus profond de lui. Heureusement qu'il est un peu à l'écart car, on eut vite fait d'observer un léger renflement à hauteur de sa ceinture.

Une fois la pause rafraichissement terminée, Andrea reprend son chemin, passant par de petites ruelles toutes plus typiques et charmantes les unes que les autres. Elles abritent commerces, églises, cour donnant sur l'entrée de

quelques vieilles bâtisses, puis une autre église. Il y en a tellement à Rome que si vous osez dire que vous n'en avez pas vu une seule, c'est que vous n'étiez pas à Rome.

Passage également par la Rome baroque par excellence, et donc, par la Piazza Navona dont les fontaines sont à elles seules l'objet de concentration d'attention de par leurs extravagances. Andrea fera un crochet par l'église Sant'Agnese in Agone, elle aurait été édifiée à l'endroit même où la jeune martyre de 13 ans fut exposée nue avant qu'on ne lui ôte la vie après qu'elle ait refusé de se sacrifier aux dieux romains. Pour cacher sa nudité, une légende raconte que sa chevelure aurait subitement poussé. Andrea s'attarde sur les différentes sculptures masculines dont il constate, avec amertume, que nombreuses sont celles dont le sexe est petit, ou pire encore, émasculées. Un sourire lui monte au visage lorsqu'il songe, en voyant ces statues ainsi mutilées, à la taille du pénis de Massimo qu'il avait découvert la veille au soir...